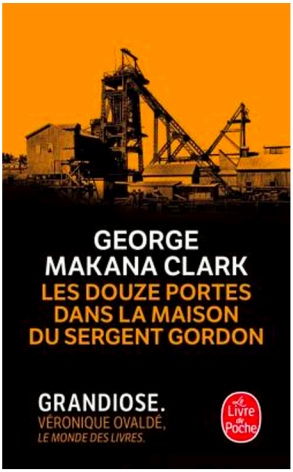
GEORGE MAKANA CLARK

Le Livre de Poche

Les Douze Portes dans la maison du sergent Gordon

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ZIMBABWE)
PAR CÉCILE CHARTRES ET ÉLISABETH SAMAMA



Le Livre de Poche remercie les éditions ANNE CARRIÈRE pour la parution de cet extrait

Titre original :

THE RAW MAN

© George Makana Clark, 2011.
© S.N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2015, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-06892-1 – 1re publication LGF

Juste pour Rikki

PROLOGUE

Le détenteur de l'histoire

Avril 2011

J'ai construit ma maison sur des souvenirs empruntés, conformément à chaque détail que m'avait décrit Gordon il y a si longtemps, dans les ténèbres, à cinq kilomètres sous terre. Le toit paraît ondulé comme de la tôle mais il est en bois sculpté à la main, ainsi que les rebords, bardeaux, montants et mansardes. Les portes et volets tiennent avec des chevilles en bois, les planches sont taillées au cordeau. Je ne me rappelle pas avoir jamais appris à travailler le bois.

Si on franchit les douze portes à l'intérieur, on revient au point de départ. Je vis seul, avec le fantôme-conteur de Gordon. Ce n'est presque rien : un courant d'air qui soulève les feuilles ou agite les carillons accrochés à la véranda un jour sans vent. Quand il me traverse, je perçois l'odeur du café caracoli. J'écoute une berceuse. J'imagine un jardin.

Le fantôme-conteur, lui, vit dans la bibliothèque, entouré d'étagères vides, et attend que la fille de Gordon revienne dans la vallée. Elle doit avoir une bonne trentaine d'années aujourd'hui, peut-être sait-elle lire dans le sang comme son père.

Trois décennies ont passé depuis que la mort a cueilli l'esprit de Gordon. Il repose dans l'ombre du buisson de ronces où son cordon ombilical a été enterré. Tandis que je plaçais son corps en position accroupie, il me parla, la terre frissonna et se détendit pour recevoir le détenteur de l'histoire. Je déposai des branches d'épines afin d'éloigner les hyènes, je me rasai le crâne, je frappai la tombe, bien qu'il n'y eût rien à hériter, excepté ses souvenirs qui bourdonnaient dans mon cerveau comme des abeilles.

Les histoires veulent revenir sur elles-mêmes. On peut s'en prendre au Tisseur de l'univers, au Conteur de toute l'existence. Voilà comment Gordon est mort, il y a tant d'années. *Que cela vienne. Que cela sorte.*

Tout commence par un retour à la maison. Dans un paysage ravagé par la sécheresse, ses jambes le portèrent pendant des centaines de kilomètres, bien que son sang fût empoisonné. Il n'y avait rien à manger. On se nourrissait de tamarins mélangés à de la cendre pour ne pas risquer de les vomir et nos langues affamées devinrent noires. J'attrapais des papillons que je me fourrais dans la bouche.

Quand enfin nous arrivâmes en surplomb de la vallée, Gordon s'adossa au tronc du vieil acajou où sa fille avait été conçue. Pour la dernière fois, il observa la lune parcourant la vallée.

À l'aube, il descendit de la montagne mais la vallée ne le reconnaissait plus. La végétation avait avalé la route des Trois-Hommes. Les arbres de l'ancien

verger qui entourait la mission, désormais abandonnée, avaient été débités pour fabriquer des cercueils. La rivière des baptêmes s'était tarie et toutes les femmes qui étaient venues y puiser l'eau avaient disparu, emportant leurs contes cosmogoniques dans l'autre monde.

Les fondations du bungalow étaient recouvertes de sable, le jardin envahi par l'herbe à sorcière. Sous les yeux d'un groupe de babouins, Gordon gratta la terre blanchie, essayant d'exhumer un morceau de carillon, les anneaux d'un classeur de comptabilité, un pendentif en forme de cœur déformé par la chaleur, ou n'importe quelle autre preuve de son existence. Il s'éraflait les doigts contre le sol dur, ne parvenant qu'à effacer ses empreintes. Il tenta de se lever, en vain.

Dans un élan de compassion, j'ai entaillé Gordon à la gorge et le sang a jailli – rose artériel, au départ, puis bleu veineux –, incandescent sous l'éclat du soleil.

Voici ce que Gordon a vu en mourant, du moins si l'on peut croire le fantôme-conteur : *L'eau commence à s'écouler entre les débris de ciment et les tubes en cuivre qui constituaient la fontaine du jardin. Le ciel s'éclaircit par-delà la montagne, adoucissant l'horizon, et le monde des vivants s'évanouit comme la brume. Le bungalow et le jardin se dressent devant Gordon, préservés du feu et de l'oubli. Les canaris reviennent, illuminant les flamboyants d'où ils chantent pour souhaiter bonne nuit.*

Gordon entre dans la cuisine. Mahulda est en train de boire un café caracoli.

— *Une chanson, une chanson ! quémande-t-il, cajoleur, sa chevelure rousse vibrant dans la lumière qui filtre par les ouvertures.*

— *Oui, une chanson, acquiesce Mahulda, parce qu'elle aime cet enfant plus que ses propres yeux et que, même dans la mort, elle ne peut rien lui refuser.*

Dehors, Timothy taille les bougainvillées, tandis que Mahulda entame la même berceuse qu'elle chantait à Gordon le soir de sa naissance : Oh, que ferais-tu si les vaches mangeaient les trèfles ? *Timothy se tient bien droit dans le jardin, le dos solide, et les observe à travers la fenêtre.* Que ferais-tu à part en replanter ? *Les ciseaux taillent la bougainvillée,* clic, clic, clic, *au rythme de la musique*. Et que ferais-tu si la bouilloire débordait ? *Les canaris se taisent, attentifs.* Que ferais-tu à part la remplir de nouveau ? *Toutes les horloges de la maison sonnent l'heure – d'abord, le cadran au-dessus du four,* drrr da da doute da da diddli da dum, *puis le baromètre qui repose dans son étui en bois de pêcher sur la bibliothèque,* drrr da da doute da da diddli da dum, *puis le chronomètre en laiton niché sous une coupole en verre sur la table de nuit,* da diddli da di da di da dum, *puis la grande pendule dans son meuble en épicéa,* da diddli da di da di da dum, *dont les aiguilles tournent à l'envers*.

Les soubassements de l'univers

Octobre 1978

Ça commence avec des réservoirs métalliques remplis d'un feu liquide tombant du ciel. C'est la dernière chose que Gordon nous disait se rappeler concernant l'attaque. Le reste, on l'imagine.

Les rayons blancs de l'aube traversèrent les paupières du sergent Gordon et il se réveilla avec une odeur d'essence, de plastique et de chair carbonisée dans les narines. La rivière était à sec, immobile, seuls quelques oiseaux fouisseurs sautillaient sur son lit gris et craquelé, nettoyant les os des camarades du sergent Gordon à la recherche de tendons et de moelle. De larges bandes de terre brûlaient encore, bien que le feu n'eût plus rien à consumer.

Si, cette année-là, l'année de la mort du pays, un pilote de bombardier avait jeté un œil depuis son cockpit, tout là-haut dans le ciel, en direction de la frontière nord de la Rhodésie, il aurait vu l'ombre de son avion s'étendre au-dessus de zones de terre pareillement brûlées, dévastées. Le sergent Gordon tenta de se lever mais ses jambes se dérobèrent sous lui. Sa patrouille s'était égarée pendant la nuit. Personne ne préviendrait l'équipe de secours avant le

milieu de la journée. C'était le matin des premières funérailles de Gordon.

Le bruit d'un moteur transperça la brume poussiéreuse. Le sergent Gordon redressa la tête et aperçut une vieille Ford britannique se dirigeant vers lui. La soif et le coup qu'il avait reçu sur le crâne avaient modifié sa perception de la réalité et il pensa que ce véhicule lui était envoyé par Dieu afin de le conduire dans l'au-delà.

Des guérilleros avec des lance-roquettes et des AK-47 se tenaient sur les marchepieds. Le sergent Gordon baissa la tête, incapable d'en supporter le poids. La voiture ralentit, s'arrêta, et des mains l'attrapèrent par les bras et les jambes. Sur la portière, des mots avaient été peints en rouge : le Feu purifiant. Les soldats attachèrent le sergent Gordon au capot comme du gibier et repartirent en direction du nord, vers le Zambèze.

Son crâne déjà endolori heurta à plusieurs reprises le capot tandis que le véhicule rebondissait sur le terrain accidenté. Gordon ferma les yeux, s'isolant du vent, de la chaleur et des insectes, et se revit adolescent tapi à l'arrière d'un camion, tentant d'échapper au service national. À moins que cet adolescent, ce ne soit moi, auquel cas le sergent Gordon m'aura volé ce fragment de mon histoire pour le faire sien.

Quand ils parvinrent au fleuve, les hommes détachèrent le prisonnier afin qu'il puisse se désaltérer. Sur la berge opposée, des soldats ahanaient à l'unisson tout en tirant sur une corde afin de déplacer

le bac qui reliait les deux rives. Alors qu'il s'en approchait, le sergent Gordon constata qu'il s'agissait d'un radeau en bois d'ébène mal dégrossi posé sur un lit de pneus. Les barres de cuivre, empilées au centre, pesaient sur le bac qui affleurait à peine à la surface de l'eau. Le sergent Gordon revint s'affaisser contre le véhicule, le ventre douloureux d'avoir bu si vite. Le toit en tissu de la Ford partait en lambeaux. La banquette arrière avait été retirée pour laisser la place aux boîtes de munitions, aux mines, aux cartons éventrés pleins de prospectus de propagande et d'uniformes.

Une camionnette apparut derrière un bouquet d'acacias et vint se garer à côté d'eux. Sur le côté, on pouvait lire :

Hawkings et fils
Exploitation et transformation du cuivre, Ltd
Échangeurs de chaleur/Radiateurs/Tubes

Deux hommes en bleu de travail descendirent de la cabine, l'un plus jeune que l'autre, le fils et son père à l'évidence. Ils se tournèrent vers le bac.

— La cargaison était supposée être prête, dit le plus âgé.

— Vous voyez, ça arrive, lui répondit un des soldats.

Hawkings jeta un coup d'œil à sa montre.

— En attendant, on reste plantés là le cul à l'air, et la police peut nous tomber dessus à tout moment.

Le fils regarda le sergent Gordon sans curiosité.

Le bac accosta et le commandant, un borgne avec une énorme barbe blanche tressée, entra dans l'eau jusqu'aux chevilles. Il portait deux pistolets dans leur étui et deux cartouchières. Deux clés pendaient à sa taille, l'une en laiton, l'autre en acier. Des cicatrices récentes soulignaient l'orbite vide.

— Allez, on se dépêche ! cria-t-il, et ses hommes formèrent une chaîne afin de charger les tubes en cuivre dans le van.

À la fin, Hawkings tendit plusieurs billets à l'homme à barbe.

Le vieux soldat fronça les sourcils.

— Ce n'est pas ce qu'on avait convenu.

— Eh bien, reprends ton foutu cuivre, alors, grogna Hawkings.

Le fils sortit une arme à feu de sa ceinture qu'il posa bien en vue sur le pare-chocs de la camionnette.

Les hommes pivotèrent vers leur chef.

— La semaine prochaine, tu m'apportes le reste de l'argent, dit-il enfin.

Hawkings remonta dans son véhicule.

— Je ne sais même pas si je bosserai toujours, la semaine prochaine.

Les marchands de cuivre repartirent, les soldats poussèrent la vieille Ford sur le pont et le bac entama son trajet retour, ployant sous le poids de la voiture. À l'horizon du fleuve, la Rhodésie s'éloignait. Quelqu'un – un garçon d'une des missions, sans doute – entonna « In exitu Israel de Aegypto » d'une voix de ténor léger. Les autres frappèrent le pont des

pieds et renchérirent en chantant et en tirant sur la corde.

Un camion, moteur en marche, attendait de l'autre côté du fleuve. Le bac fit une embardée en heurtant la berge. Les hommes poussèrent la voiture à terre cette fois, rattachèrent leur prisonnier au capot et remontèrent sur les marchepieds pour suivre le camion le long d'un sentier orienté ouest-nord-ouest. En Zambie.

Cette après-midi-là, il plut et les ornières se remplirent d'une eau boueuse qui éclaboussait le nez et les lèvres du sergent Gordon. Jusque-là, rien de nouveau. La plupart d'entre nous étions arrivés aux mines de la même façon.

La lune monta et descendit dans le ciel sans se laisser voir, cachée par de gros nuages d'orage. Les deux véhicules progressaient dans le torrent et le sergent Gordon détourna le regard du ciel pour éviter de s'y noyer. La foudre s'abattit sur des arbres des deux côtés de la route, suffisamment près pour remplir l'air d'électricité et lui laisser un goût métallique dans la bouche. À un moment de cette nuit assourdissante et éprouvante, le sergent Gordon jeta un œil au premier soldat sur le marchepied. Le guérillero lui rendit son regard et ensemble ils éclatèrent de rire, par-delà le rugissement de la pluie, du vent et des amortisseurs.

Quand la vieille Ford s'arrêta enfin, le sergent Gordon aperçut les contours d'un imposant terril. À quelques pas de là, des soldats tiraient des roquettes

dans un amas de minerai qui explosait en mille morceaux. Des jeunes femmes transvasaient les débris dans des fourneaux en céramique installés sur des brasiers de charbon que des bâches protégeaient de la pluie. Des femmes plus âgées, portant des tabliers de cuir et des moufles en amiante, entretenaient les feux avec de grands soufflets en peau de chèvre. Un générateur diesel hoqueta dans un coin et libéra un nuage de fumée noire, menaçant un instant de claquer, puis se reprenant lorsqu'une des vieilles le manipula. L'ensemble se révélait à Gordon par intermittence, soit grâce à la faible lueur des brasiers, soit grâce aux éclairs.

Les soldats déshabillèrent le sergent et se disputèrent ses bottes, son briquet et son blouson. Des filets d'eau de pluie dégoulinaient de la barbe du commandant, planté à côté d'un affleurement de grès, solitaire, l'œil fixé sur Gordon.

— C'est l'heure de ton enterrement, déclara-t-il.

Le commandant mena le sergent Gordon en haut de la mine.

— En dessous, c'est ton tombeau.

Il aida son prisonnier à empiler des pierres pour marquer sa tombe et, ensemble, ils enfoncèrent un bout de bois dans le toit en grès de la mine de cuivre. Ainsi, à la mort du sergent, son âme retrouverait le chemin du monde extérieur. Des centaines de cairns constellaient le sommet.

— Mwari, dieu de l'univers, s'il te plaît, accueille l'esprit de cet homme et abandonne son corps vide à la souffrance.

La barbe blanche du guérillero brillait d'un reflet orange crasseux à la lueur des feux.

Après avoir frappé la tombe, le commandant conduisit le sergent Gordon vers une entaille dans le grès munie d'une solide grille en cuivre. Il détacha les deux clés de son ceinturon, les fit pivoter dans les serrures en même temps et ouvrit le portail dont les gonds usés grincèrent. Quand ils en franchirent le seuil, la grille se referma sur eux, les coupant du monde. Le sergent Gordon se trouvait à l'embouchure d'un puits. Le sol et la voûte semblaient se fondre l'un dans l'autre, comme si la mine avait été creusée par un énorme insecte. Des ampoules pendues à des fils de cuivre vibraient en vacillant.

Le commandant entraîna le sergent devant un cercle rouge peint au sol.

— C'est pour signaler les explosifs, expliqua-t-il. Les Allemands de l'Est nous ont donné des milliers de mines. Mieux vaut ne pas tenter de sortir quand les lumières sont éteintes.

Au-dessus de leur tête, des tuyaux sifflaient. La poussière de cuivre étouffait le moindre bruit et la moindre lumière. Un labyrinthe de galeries irradiait au fond du puits, en direction du minerai et des parois violacées par le cuivre. Chaque galerie était marquée d'une lettre à la craie.

Pendant la descente, la respiration du sergent Gordon se fit plus difficile, comme si la masse grandissante de la roche le séparant de la surface pesait sur ses poumons. Le commandant sortit ses pistolets sans lâcher son prisonnier des yeux.

— Désolé. Les prisonniers ne posent pas de problèmes à l'extérieur. C'est ici qu'ils commencent à causer des ennuis.

Les cartouchières épousaient la forme de son torse.

Depuis sa formation dans les Forces de sécurité de la Rhodésie, le sergent Gordon s'était préparé à la mort. Mais pas comme ça, pas enfoui profondément sous terre dans une obscurité oppressante. Il tenta de maîtriser sa voix.

— Vous ne pouvez pas me laisser partir ?

— Malheureusement, non. Mes hommes ne me respecteraient plus. Et nous finirions tous les deux dans cette mine.

Un soldat armé passa à côté d'eux. Le commandant lui rendit son salut.

— Vous vous considérez comme des soldats de la liberté, reprit le sergent Gordon, d'une voix plus forte.

— La guerre est terminée. Je suis un homme d'affaires.

Alors qu'ils poursuivaient leur descente, le guérillero borgne s'expliqua. Il comptait s'acheter une maison dans l'une des banlieues chics réservées aux Blancs d'Umtali, ainsi qu'une femme jeune qui remplacerait celle qu'il avait enterrée.

— Avant, je me surnommais « camarade Palais d'Hiver », en hommage à la dernière bataille de la révolution russe, ajouta-t-il. Nous avons tous changé de nom afin de protéger nos villages des représailles. Mais maintenant que la guerre est presque terminée, je m'appelle Winston Chaminuka.

Il prononça le nom lentement, comme s'il devait encore s'y habituer.

— Winston, comme Churchill. Chaminuka, comme le prophète shona qui annonça l'arrivée des Européens, et leur défaite. Voilà un bon patronyme pour lequel voter quand nous aurons des élections libres, non ?

Ils croisèrent des enfants avec, sur le dos, des paniers remplis de minerai. Winston Chaminuka se fit silencieux. Ils contournaient les cercles rouges marquant l'emplacement des explosifs, chaque pas plus lent que le précédent, comme si, loin de la surface, les effets de la gravité étaient inversés.

Au bout d'une heure environ, ils s'arrêtèrent devant l'entrée d'une galerie marquée de la lettre Z. Winston Chaminuka arma ses pistolets. L'orbite de son œil manquant tressauta.

— Galerie Z. C'est là que tu travailleras.

L'œil valide fouillait l'obscurité avec nervosité ; on aurait dit qu'un diable risquait à tout moment de surgir. Le commandant regarda sa montre, une étoile rouge figurait sur le cadran – cadeau de l'armée soviétique.

— Quatre heures, le temps passe vite. Je dois remonter à la surface avant l'extinction des feux. Trouve l'abbé, il t'aidera. Prends soin de toi.

Winston Chaminuka recula de quelques mètres dans le puits, tourna les talons et se dépêcha de s'éloigner, le pas plus léger.

À présent seul, le sergent Gordon sentait toute la pesanteur de la masse rocheuse au-dessus de lui. Les

murs frémissaient. Il pénétra dans la galerie Z et ses cheveux effleurèrent le plafond. Des poutres grossièrement découpées soutenaient la galerie à intervalles irréguliers. Il s'arrêta devant une taille formée selon un angle aigu au toit étançonné par des piliers bleu foncé d'azurite brute. Malgré l'intense chaleur souterraine, un groupe d'hommes nus recouverts de particules de cuivre se tenaient autour d'un feu de poutres semblables à celles qui étayaient la galerie. Dans la taille flottait l'écœurante odeur du gibier mal dépecé – chair brûlée pourrie par les sécrétions glandulaires. Deux des mineurs faisaient tourner une large créature attachée à une broche au-dessus des flammes. Un autre, en capuchon et sandales, s'adressa à l'assemblée :

— Que cette chair nous nourrisse jusqu'au jour où le Christ fera tomber la grille de ces abysses et nous délivrera de l'oubli.

Le sergent Gordon s'approcha afin de voir quel animal on pouvait bien rôtir si bas sous terre. C'était un homme.

*

Alors que Gordon était enfant, une domestique le surprit en train de mettre le feu à un scarabée. « Toutes les mauvaises choses que tu fais, lui dit-elle, te seront faites en retour. » Le souvenir de ces paroles revint au sergent Gordon dans cet endroit maudit, à cinq kilomètres en dessous du monde des vivants.

Un flot de bile lui envahit la bouche devant le dîner des mineurs. Le prêcheur fit un pas en avant. Jadis, il avait dû être robuste. Désormais la peau pendait sur ses membres amaigris et les plis de son ventre recouvraient presque son pénis non circoncis. Ses ravisseurs l'avaient autorisé à garder son capuchon et ses sandales – fallait-il y voir une mauvaise plaisanterie ?

— C'est moi l'abbé, dit-il en ramassant une pointe de minerai. Donne-moi ta main, démon.

Sur l'avant-bras du sergent Gordon, il traça : Z-10.

— Ici, tu t'appelles Zède-tiret-un-zéro, précisa l'abbé d'une voix éraillée. Contemple ton nom et ton prédécesseur.

Il désigna l'homme sur la broche.

— Tu travailleras sa taille.

L'homme rôti avait les yeux clos, son visage carbonisé semblait calme.

— Pas d'inquiétude, il était mort avant qu'on commence à le cuisiner. Dieu nous a peut-être abandonnés mais on n'est pas des barbares.

L'abbé plissa les yeux en approchant son visage de celui du sergent Gordon.

— Dis-moi, démon, qu'est-ce que tu as fait ?

— Comment ça ?

— Tu as dû commettre un crime terrible pour que Dieu t'envoie ici. Dis-le-nous et sois-en débarrassé.

Chaque nouvel arrivant de la galerie Z s'était confessé à l'abbé, mais, avec le temps, la fatigue et la misère, nous avions oublié nos offenses commises à la surface et le châtiment qu'étaient devenues nos vies avait perdu tout son sens.

— Pourquoi devrais-je ? demanda le sergen Gordon à l'abbé. Et toi, qu'est-ce que tu as fait pour atterrir ici ?

Les lumières tressautèrent, gagnèrent en intensité.

Je cessai de faire tourner la broche. Les autres semblaient attendre que la foudre s'abatte sur la roche pour terrasser le sergent Gordon. Bien qu'il nous restât peu de souvenirs de notre vie ancienne, l'abbé avait réussi à nous convaincre que nous méritions d'être ici.

Ce dernier leva les yeux vers le plafond rocailleux, la mâchoire crispée.

— Je me suis évertué à mener une existence exemplaire. Pour ce qui me concerne, Dieu a commis une erreur.

Sur terre, la vieille femme éteignit le générateur, plongeant la mine dans le noir.

*

Les ampoules clignotèrent quatre heures plus tard, les soufflets injectèrent l'air de la surface dans la mine et nous nous rassemblâmes devant l'orifice d'un tuyau afin de respirer.

Nous travaillions les tailles par deux. Le coéquipier du sergent Gordon se présenta comme étant Zède-tiret-zéro-neuf. Alors qu'ils frappaient la roche de leur pioche, ce dernier interrogea Gordon sur ses ravisseurs.

— Est-ce qu'ils sont toujours sous les ordres d'un homme avec un seul œil ?

Le sergent Gordon hocha la tête, déjà essoufflé par l'effort.

— C'est moi qui lui ai pris cet œil, dit Zéro-neuf avec satisfaction. Le jour où il a voulu s'emparer du commandement de mon unité. Mais quelqu'un m'a assommé avec une carabine et, comme tu le vois, camarade, me voilà.

Le sergent Gordon abaissa sa pioche.

— Avant, tu dirigeais les combattants pour la liberté ?

— Les combattants pour la liberté ? cracha Zéro-neuf. Tu as vu où on est ?

— Leur commandant se considère comme un homme d'affaires, poursuivit le sergent Gordon.

— Qu'il se considère surtout comme mort si je sors un jour de ce trou. Il n'a pas eu le courage de me tuer quand il en a eu l'occasion. Maintenant, il se pisse dessus dès qu'il approche de la galerie Z.

Zéro-neuf donna un furieux coup de pioche dans la paroi.

— Lors de notre entraînement en Algérie, on nous a enseigné que la propriété, c'était le vol. Mais je possède quand même une chose.

Zéro-neuf cessa de piocher.

— Laisse-moi te montrer cette chose que tu n'as jamais vue, du moins pas dans cet état.

Zéro-neuf précéda le sergent Gordon jusqu'à une niche à l'entrée de la galerie Z, où il enfouit sa main.

— Je ne l'ai pas lâché, même quand mes hommes m'ont traîné, inconscient, dans cette mine de cuivre.

Il ouvrit la main et révéla un objet flétri, de la taille d'une datte. L'œil de Winston Chaminuka.

Le sergent Gordon et Zéro-neuf revinrent à leur taille et se remirent au travail, piochant de tout leur corps. Chaque coup sur le minerai provoquait des étincelles qui leur mordaient la peau. Le sergent Gordon sentit des ampoules se former sur ses mains et ses muscles s'engourdir, comme nous tous, à notre arrivée.

— Bienvenue dans le monde du prolétariat, camarade, lui dit Zéro-neuf en souriant. Ton dos va se muscler et tes mains vont s'endurcir, mais la douleur ne fera qu'augmenter.

— Démons, taisez-vous ! lança l'abbé, venu surveiller leurs progrès. Gardez votre souffle pour le travail.

Zéro-neuf agrippa le manche de sa pioche comme une matraque. L'abbé recula dans la taille.

— N'écoute pas ce qu'il dit sur Dieu et le châtiment, reprit Zéro-neuf quand ils furent de nouveau seuls. L'Église est un moyen d'oppression.

Les ampoules sur les paumes du sergent Gordon crevèrent et le manche de sa pioche devint poisseux. La vieille femme éteignit le générateur. Nous nous allongeâmes là où nous étions à cet instant, dans l'obscurité souterraine. Le sergent Gordon observait le ciel rocheux dépourvu d'étoiles, forçait ses poumons à se gonfler d'air, quand un bruit sourd s'éleva et se transforma en cri, déclenchant d'autres cris, et

bientôt ceux du sergent Gordon qui unit sa voix aux nôtres.

D'après Zéro-neuf, la mine de cuivre remontait au temps de Jésus-Christ, le traître du prolétariat. L'ancien chef de la guérilla l'avait découverte par hasard après avoir installé son QG dans le grès fissuré.

La galerie Z comportait dix-sept prisonniers : huit paires de mineurs supervisés par l'abbé. Parmi nous, des membres des Forces de sécurité de Rhodésie, des fermiers, des fonctionnaires, des pêcheurs, quiconque pouvant être contraint par la guérilla. Recouverts de poussière de cuivre, nous n'avions plus de couleur, plus d'origine. Le minerai était extrait selon les mêmes méthodes primitives qu'aux débuts de la mine, seul moyen de la rentabiliser après l'effondrement du cours du cuivre. Nous progressions nus, courbés sous les plafonds bas des tailles, dans une fausse humilité, en direction du centre de la Terre et à raison d'un demi-mètre quotidien.

La journée commençait par le démarrage du générateur diesel et se terminait quatre heures plus tard quand il s'éteignait. Un soldat armé gardait l'entrée du puits, uniquement dans les moments où il était éclairé, avec l'ordre de tirer à vue. La nuit tombait instantanément, quatre heures d'obscurité parfaite.

Une nuit, le sergent Gordon tenta de se frayer un chemin à travers les galeries labyrinthiques dans l'espoir d'atteindre la surface. Il marquait la paroi avec un morceau de grès afin de retrouver sa route si jamais il ne parvenait pas à s'échapper. Il trébucha

toute la nuit, se cognant au plafond, percutant les murs de plein fouet. Malgré la côte, il eut le sentiment de descendre vers plus d'obscurité encore. C'est là, nous expliqua-t-il, qu'il ressentit une terrible présence et resta figé de terreur malgré tous ses efforts pour s'enfuir.

Les lumières se rallumèrent d'un coup et le sergent Gordon vit qu'il avait un pied posé sur un cercle rouge signalant l'emplacement d'un explosif. En suivant ses marques de grès, il rebroussa chemin avant l'arrivée du garde. Il ne lui fallut que quelques minutes pour refaire la distance qu'il avait parcourue en quatre heures dans le noir. Il se promit de réessayer, mais sa détermination flancha à l'extinction des feux suivante, et il se contenta de scruter les ténèbres comme l'un de ces poissons aveugles qui croisent dans les tréfonds des océans.

Endormi, le sergent Gordon rêvait de sa vie à la surface. Réveillé, il en repassait chaque détail dans sa tête tout en creusant la roche. Avec le temps, il cessa de faire la distinction entre le sommeil et l'éveil, entre les souvenirs et les rêves.

La poussière de cuivre teintait tout d'une couleur rouge-brun, s'insinuant dans nos yeux, tapissant nos sinus et notre gorge ; la fièvre des métaux nous faisait transpirer et frissonner. La salive du sergent Gordon devint si épaisse qu'elle dégoulinait simplement le long de son menton bien qu'il crachât avec force. Sa poitrine se comprima et il apprit à prendre de petites inspirations pour s'épargner de douloureuses quintes de toux.

Parfois, quand les lumières s'allumaient, l'un des nôtres ne se relevait pas de ses quatre heures de sommeil. Nous trouvions le mort recroquevillé sur lui-même parmi les éclats de pierre, vaincu par la chaleur et la poussière. À cette occasion, l'abbé nous ordonnait de faire un feu et nous embrochions le cadavre du mineur.

Nous recevions juste assez de nourriture pour tenir, proportionnelle au nombre de paniers de minerai que nous renvoyions à la surface à dos d'enfant. Jamais assez pour avoir l'énergie de nous révolter. Nous consommions du poisson pourri que les enfants ramassaient sur les rives des ruisseaux empoisonnés par les déjections de la mine ; plus souvent des racines et des cormes récoltées par les femmes aux fourneaux, lesquelles puisaient aussi notre eau au trop-plein du puits. Elle était chaude, avec un léger goût d'arsenic. Nous piégions et mangions des rats, mâchions l'écorce des poutres de la galerie, rôtissions nos morts.

Quand la roche était trop dure et que nos pioches n'arrivaient plus à en extraire suffisamment de minerai pour que nous soyons nourris, l'abbé nous enjoignait de détacher les poutres des galeries, de les empiler contre la paroi et d'y mettre le feu. Puis nous répandions de l'eau sur la pierre chauffée qui se craquelait sous l'effet du changement brutal de température, nous permettant de récupérer du cuivre. Nous poussions les brouettes une fois remplies dans les galeries étroites en direction du puits où les enfants

attendaient avec leurs paniers. Neuf livres de minerai sur dix étaient à jeter.

La guérilla avait cessé depuis longtemps d'envoyer des planches de bois pour soutenir les galeries et les tailles. Elle en avait besoin pour entretenir les fourneaux. À mesure que nous progressions sous terre, nous cessâmes de sécuriser le plafond, préférant retirer les morceaux de roche branlants à la pioche.

Un jour, une violente secousse traversa la galerie Z, suivie par un énorme nuage de poussière. Nous lâchâmes nos pioches, nos pelles et nous précipitâmes vers la taille effondrée. Les pieds de l'abbé dépassaient des gravats de malachite ; ses sandales avaient été projetées dix mètres plus loin.

— Laissez-le, intima Zéro-neuf, mais le sergent Gordon, toussant et crachant, attrapa les jambes de l'abbé et le tira de sous les débris.

Le sergent Gordon marquait les années en fonction des pluies qui s'insinuaient jusqu'à nous. Le niveau de l'eau nous obligeait parfois à dormir debout, et les crues soudaines à nous coller aux piliers qui soutenaient les tailles, la joue pressée contre le plafond afin de trouver de l'air. Trois saisons des pluies étaient passées depuis l'arrivée du sergent Gordon, deux mille jours sous terre, chacun d'une durée de quatre heures, et représenté par un demi-mètre gagné sur la roche.

Une nuit, Zéro-neuf tabassa l'abbé avec une pelle ; chaque coup résonnait mollement dans la galerie.

Quand les lumières s'allumèrent, Zéro-neuf se présenta devant nous arborant le capuchon et les sandales de l'abbé, et nous l'acceptâmes comme chef.

Le cuivre s'était depuis longtemps immiscé dans le cerveau de l'abbé. La nuit, il courait dans la galerie jusqu'à percuter un mur et à s'écrouler. Dépourvu de ses atours, il prit la place de son usurpateur au côté du sergent Gordon. Les deux hommes échangeaient quelques mots entre deux coups de pioche. L'abbé raconta au sergent Gordon que, dans la vraie vie, il avait en charge un monastère de l'ordre de Saint-Augustin.

— J'ai joué le rôle de père et de professeur auprès des sauvages qui chassaient l'hippopotame le long du Zambèze. La plupart sont morts, maintenant. J'espère que Dieu a mieux traité leurs âmes que la mienne. Et toi, démon, qu'est-ce que tu faisais dans la vie ?

Le sergent Gordon reprit son travail sans répondre. Peu après, les lumières s'éteignirent, les deux hommes posèrent leur pioche et s'allongèrent par terre.

Plusieurs jours et nuits passèrent avant que le sergent Gordon ne reprenne le fil de la conversation.

— J'étais éclaireur, dit-il.

L'abbé abaissa sa pioche et l'observa.

— Les éclaireurs sont les fruits d'une mauvaise terre. Ils fouillent les villages, se cachent dans le bush, épient. Tôt ou tard, ils voient quelque chose : une empreinte de pas insolite, trois hommes qui marchent de conserve, l'herbe piétinée par les danseurs d'une cérémonie d'unification, des fruits ou des

légumes laissés à l'orée d'un village, plus de lits que d'habitants. Si l'on prend le temps d'observer, on finit toujours par trouver. C'était toi l'opérateur radio qui a demandé les frappes aériennes et fait brûler tous les villages ?

Les lumières s'éteignirent et le sergent Gordon scruta l'obscurité.

— C'est moi qui ai donné cet ordre à l'opérateur radio, dit-il enfin.

Une demi-douzaine de nuits défilèrent avant que l'abbé ne reparle au sergent Gordon.

— Quand je foulais encore la terre de Dieu, j'ai célébré trois cent quatre-vingt-sept enterrements. La plupart des morts avaient été brûlés dans les bombardements. Des villages entiers rasés par tes avions de guerre. Maintenant, je travaille au côté du responsable de ce carnage. Il n'y a pas de coïncidences, démon. Seulement la volonté perverse de Dieu.

Quand les lumières se rallumèrent, l'abbé fixait le plafond de minerai comme s'il entendait se creuser un passage jusqu'à la surface par la seule force de sa volonté.

— Comment T'ai-je offensé, hurla-t-il à la roche, pour que Tu m'envoies griller sous la croûte terrestre avec ces démons ?

Dorénavant, l'abbé refusa de partager la taille du sergent Gordon et Zéro-neuf m'imposa de travailler au côté de l'éclaireur.

Nous creusions la taille selon des angles aigus, en suivant le cuivre. Pendant les demi-nuits, délivré par

la vacuité et l'obscurité, le sergent Gordon entreprit de raconter ses souvenirs, tissant entre eux les fils de sa vie. Quand la vieille femme débranchait le générateur, nous nous rassemblions, récusant le sommeil afin de respirer ses mots. Depuis tout ce temps dans la mine, nos propres histoires s'étaient perdues.

Il nous parla de son enfance, de l'époque où son monde se résumait à une cuisine et à un jardin. Il nous fournit les détails de sa naissance, de son baptême, dépeignit les domestiques qui l'avaient élevé, tous les événements qui conduisirent à sa capture par la guérilla, attaché au capot d'une vieille Ford. Il évoqua aussi ses funérailles. La fois où il tenta de se sauver de la mine. Et ses conversations avec l'abbé ou avec Zéro-neuf.

Au départ, le sergent Gordon organisait ses récits de manière chronologique, puis selon des motifs, des thèmes ou des métaphores dans l'espoir d'y donner un sens ; il ajoutait et retirait des éléments, jusqu'à ce que l'histoire devienne une entité vivante douée de parole. Elle nous parlait dans la nuit souterraine – une voix désincarnée.

Écoutez, nous disait-elle.

— Une histoire, réclamions-nous.

Une histoire rassasiante ! répondait-elle.

— Oui, raconte ! disions-nous, et la vie du sergent Gordon émergeait de l'obscurité pareille à une mosaïque de visions et de sensations disjointes : un petit morceau d'une berceuse que la femme de ménage lui chantait, l'odeur de café caracoli, l'éclat d'un flamboyant, le brouhaha dans ses oreilles alors

qu'il ahanait au-dessus du corps d'une jeune fille et perdait sa virginité, l'agonie figée sur les visages des villageois bombardés.

Quand le sergent Gordon parvenait à un épisode dont il avait honte, nous nous penchions un peu et lui demandions de répéter son offense afin de la graver dans nos mémoires, de la faire nôtre. Nous avions oublié nos propres mauvaises actions et besoin d'une raison pour justifier notre sort. Si, comme le clamait l'abbé, le Christ avait enlevé les péchés du monde, le sergent Gordon, à travers son histoire, les remettait à leur place.

Parfois, l'histoire devenait le théâtre des morts. Des bombes larguées du ciel sifflaient dans nos oreilles et nous touchions notre visage brûlé, surpris de découvrir que notre peau ne partait pas en lambeaux. À d'autres moments, nous distinguions les pas feutrés de la patrouille du sergent Gordon tandis que leurs fantômes arpentaient la mine de cuivre, à la recherche de la guérilla. Une nuit, j'entendis des centaines de villageois assassinés courant dans les tailles, affolés ; leurs plantes de pied ensanglantées faisaient un bruit mouillé sur la pierre.

— Peut-être qu'à la surface ils peuvent prétendre séparer les morts des vivants, dit l'abbé quand l'histoire se tut. Mais pas ici. On vit aux côtés des morts. Croire le contraire serait un leurre.

Pendant le labeur, le sergent Gordon ne parlait plus. L'histoire lui avait pris tous ses mots. Au milieu du silence, des images de ma vie à la surface

m'apparaissaient sculptées dans la roche comme des bas-reliefs. Le visage d'une femme. D'un enfant. Si j'essayais de les détruire, elles se reformaient sous ma pioche, me laissant essoufflé et engourdi, avant que je tombe à genoux et consente à fixer les yeux fragiles de la malachite, au seuil d'un souvenir.

La poussière de cuivre s'insinua dans le sang du sergent Gordon ; le pourrit. Sa peau se mit à peler là où le napalm avait atteint ses épaules et son cou. Il était pris de nausées terribles, de diarrhées, de vomissements. Ses reins commencèrent à lâcher. Le sergent Gordon se mourait.

Il les a tués, nous confia son histoire, une nuit.

— Qui ? demandai-je.

Le sergent Gordon a ordonné les frappes aériennes sur sa propre patrouille d'éclaireurs. Ils progressaient le long d'une rivière quand les bombes sont tombées. Même l'eau a brûlé.

De tels actes étaient courants à la surface. Peut-être même en avais-je commis de semblables. Les ampoules clignotèrent et s'allumèrent, recouvrant la galerie d'un voile jaunâtre, et nous reprîmes le travail.

Puis vint un jour où le générateur ne démarra pas, nous abandonnant à la nuit éternelle. Tandis que nous écoutions l'histoire du sergent Gordon, la poussière et la chaleur se dissipèrent, puis l'obscurité se fendit pour révéler une coupe transversale de l'univers, un immense trou dont les ramifications s'étiraient tel un arbre à l'envers – la galerie principale formait le tronc ; les galeries annexes, ses branches ;

les tailles, ses feuilles. Je vis le filament de mon propre esprit rejoindre la multitude des autres afin de former un motif complexe de veines scintillantes. Certains fils couraient le long de la mine, au-dessus, en dessous ; d'autres la traversaient brièvement puis partaient dans des directions différentes, comprimés sous une masse de pierre et d'alluvions. À ce moment de l'histoire, le sergent Gordon révélait l'existence du Grand Ver s'insinuant sous la terre, séparant le minerai de sa gangue, au sein d'un immense brasier qui consumait tout sans fin. Dans la gueule de cette fournaise infinie, j'entrevis ses anneaux géants.

Je ne saurais dire pendant combien de temps je contemplai les soubassements de l'univers avant d'être réveillé d'une violente secousse à l'épaule.

— Debout ! lança le sergent Gordon.

— Laisse-moi dormir.

— L'heure est venue de partir.

— Et les explosifs ?

Je restai allongé par terre, peu décidé à quitter la galerie Z et son obscurité protectrice.

— Suis ma voix, insista Gordon.

Mon corps se leva de son propre chef et je me joignis à la chaîne humaine formée par les autres mineurs. Une main posée sur l'épaule de celui qui nous précédait, nous suivîmes le sergent Gordon qui nous guida hors de la galerie, dans le puits, et à la surface. Je percevais la présence des morts. Le sergent Gordon entraînait avec lui les fantômes de ses victimes afin qu'elles s'émancipent de leur nuit

souterraine éternelle. Alors que nous progressions dans le noir, priant pour ne pas mettre un pied sur les mines, il leur parlait, et elles lui répondaient, sans que leurs murmures me parviennent. La communication entre les vivants et les morts ressemble à des nuages de brume qui se rencontrent et se dispersent.

À chaque pas, je m'attendais à une détonation. Peu importait, je persistais, mon courage croissant à chacun de ces pas qui me rapprochait du ciel. Nous nous arrêtions à l'entrée des galeries et le sergent Gordon frappait les conduits jusqu'à ce que les mineurs en émergent et se joignent à nous. Quand la dernière galerie fut vide, chaque homme prononça son nom, dans l'ordre de la chaîne, et les chiffres résonnaient dans le puits – quatre cent cinquante-neuf mineurs.

Lorsque nous reprîmes notre marche, il se passa quelque chose d'étrange. L'air n'avait plus cette odeur métallique de celui qu'on force dans des tubes de cuivre. Nous respirions l'air de la surface ! J'éclatai en sanglots. Derrière moi, l'homme dont la main était posée sur mon épaule se mit aussi à pleurer, ainsi que l'homme derrière lui, et une vague d'émotion traversa la chaîne longue de cinq cents mètres, jusqu'à ce que nous soyons submergés par tout ce que nous avions enduré ; alors des rires fusèrent, parce que notre calvaire allait bientôt prendre fin, et des cris de colère aussi, à l'idée que nos destins aient pu être aussi cruels, si bien que la queue s'arrêta. J'ignore combien de temps nous restâmes immobiles dans le puits, bouleversés. Devant nous, la grille en cuivre était ouverte. Dehors, les fourneaux luisaient.

Il m'est impossible de savoir comment le sergent Gordon parvint à nous faire sortir de la mine. Peut-être un coup de chance et de désespoir. Ou un simple acte de foi. Peut-être que les mines au sol n'ont jamais existé – plus facile de peindre des cercles rouges que d'acheter et d'enterrer des explosifs ; la peur fait le reste.

Le sergent Gordon nous fit passer le portail, mais l'abbé refusa d'en franchir le seuil.

— Je quitterai cet enfer quand Dieu me demandera pardon pour avoir condamné un homme honnête, dit-il, et il repartit au fond du puits attendre Ses excuses.

Nous émergeâmes recouverts de poussière de cuivre, aveuglés par la lumière. Notre colonne vertébrale, courbée depuis des années, refusait de se redresser. Nous remplîmes d'air nos poumons atrophiés, étirâmes les bras, hilares en constatant que nos mains ne rencontraient plus l'obstacle de la roche.

Un soleil couchant sans grandeur jetait un voile rouge sur le paysage dénudé. La forêt avait été consumée par les brasiers brûlant jour et nuit sous les fourneaux. Des nuages ocre d'acide sulfurique flottaient bas dans le ciel. Des crues soudaines avaient balayé la terre, laissant uniquement des cailloux et de la poussière sur le sol. Le ruisseau puait l'arsenic, le poisson mort et les égouts. Je m'y lavai les bras et les mains, contemplant ma peau avec étonnement. J'en avais oublié la couleur.